

NOTRE ROMANCIER

Pyrrhon a dit : « Il me paraît » ; Montaigne, sceptique : « Que sais-je ? » Galilée, perplexe : « Et pourtant, elle tourne » ; Descartes : « Je pense, donc je suis » ; Hégel : « Ma métaphysique y perd à être traduite en français » ; William James : « Le pragmatisme est la seule logique valable ; » et, plus catégorique, le docteur Ernest Choquette, dans un débat à la chambre sur les prix littéraires, a prononcé : « Il n'y a pas chez nous de matière à roman ». Ce jugement — peut-être est-ce une litote ? — n'a pas la valeur des définitions de Cyrano qui sont de fines métaphores. On l'a relevé mais il n'a pas fait longtemps épiloguer. La meilleure façon d'en montrer la fausseté, Harry Bernard s'est dit que c'était d'écrire des romans. Il s'est donc mis à l'oeuvre et, malgré les difficultés d'une vie intellectuelle organisée en marge du gagne-pain, quatre livres ont manifesté son talent persévérant. A une opinion puérile, voilà une réponse incontestable comme le mouvement, indéniable comme un fait.

Pour se convaincre que les thèmes ne manquent pas au romancier canadien, rien comme d'approfondir cette sentence : Il y a du drame partout où il y a de la vie. S'il est vrai que l'homme, irrésistiblement en quête de bonheur, entre dans la société pour y parvenir avec plus de certitude, que la société civile repose sur des inégalités naturelles diverses, que, soumis à un ordre moral, l'être raisonnable s'en écarte sous la poussée des passions désordonnées, comment se pourrait-il que des crises n'exploient dans les âmes tiraillées en sens contraires et que des conflits ne fassent s'opposer des individus capables de l'entre-aide fraternelle ? Il suffit enfin d'observer.

Voir, tout est là. L'écrivain sera-t-il le seul à ne savoir rien dire sur les heurts que provoque le dualisme religieux et national de tant de foyers de chez nous? Qui dramatisera l'existence des ménages mal assortis, des familles où avec l'aisance est entré le naturalisme, des classes bourgeoises gangrénées par le jeu et le bibertinage, du monde interlope adulé et dont les pouvoirs publics profitent puisqu'ils le tolèrent et le protègent? L'idylle champêtre, le récit de la vie créatrice menée par les humbles aux vertus indemnes, l'odyssée du paysan qui vient peupler la ville où sa droiture le hisse au premier plan, qui les écrira? Maintenant que la lutte économique, en compliquant les intérêts sociaux, apporte son tribut de déchéances et d'élévations, quel roman nous exposera à quel prix le plastron blanc a remplacé la vareuse? Le snobisme, la décadence de l'autorité, l'effondrement de l'éducation, les dessous de la politique, la baisse de la moralité dans une société catholique, où, nonobstant le zèle du clergé, s'accumulent tant de turpitudes et se creusent tant de vides, la mécontente du capital avec le travail, partout il y a de l'intérêt pour le roman où la vie se crispe, pleure ou rit.

Si l'esprit d'observation joue un rôle considérable, cette seule qualité ne constitue point le romancier. Il lui faut une culture générale supérieure et une sérieuse connaissance de sa langue. Sans culture adéquate, quel que soit le genre de roman qu'il cultive, social, psychologique, mystique, il ne saura donner à ses héros l'attitude intellectuelle et morale qu'il leur sied d'avoir dans la trame des incidents dont se compose l'intrigue. Le roman suppose une réelle connaissance de la psychologie, faute de quoi ses personnages agiront et réagiront à tort, ou seront, en présence des faits et des événements, tels des

pantins insensibles, des marionnettes mécaniques. Non pas que le romancier doive se complaire à dissertar et à discourir; mais que le roman, tranche de vie, sache ressusciter une ambiance où s'agitent des êtres humains, semblables à nous, avec qui le lecteur sympathisera, se rendant compte de la justesse du vers :

« *Homo sum, et humani nihil a me alienum puto.* »

La vérité psychologique de *Baltus le Lorrain*¹, d'*Aimée Villard*², du *Signe sur les mains*³ éveille en nous cette sympathie qui rend chers certains livres.

On naît poète, dit-on. L'aphorisme s'applique également au romancier. Cela signifie que l'on possède ou que l'on ne possède pas le don. Que voulez-vous? La source du talent est quelque peu mystérieuse. Ne se trompe guère celui qui lui attribue une large part de spontanéité. Ainsi, technique mise à part, tous les romanciers n'ont pas également le tour décrire un roman. Ce doigté, on le perçoit dès la première lecture, à la conduite du dialogue, à l'allure de l'intrigue, à la mise en scène. Cependant, le roman, pour être une oeuvre d'art, qui émerge de la multitude des ouvrages d'imagination, exige d'être écrit dans une langue dont le subtil manie ment de la syntaxe et la prestigieuse richesse du vocabulaire n'ont plus de secrets pour l'écrivain. Seules survivent les oeuvres qui ne sont pas que des schémas mais dont l'ossature soutient la chair ferme, d'une forme littéraire où palpite la vie

* * *

¹ René Bazin.

² Charles Sylvestre.

³ Emile Baumann.

C'est une partie de ces qualités qui consacrent la renommée grandissante de notre romancier. Le premier livre de Harry Bernard, dans l'ordre chronologique, est *L'homme tombé*... Il en est de ce titre comme de certains prénoms. On aurait pu le mieux choisir. Il dénomme une thèse d'une vérité frappante, néanmoins ; le mariage, contracté à l'aveuglette et « sans mûre réflexion » comme dit le catéchisme, devient, grâce aux embêtements que la légèreté, la vanité ou simplement l'inintelligence féminine y engendrent parfois, une cause de déchéance pour un mari. En l'occurrence, l'homme tombé prend corps dans le docteur Normand. Ce pauvre homme a sans doute agi comme beaucoup de professionnels qui, du temps qu'ils sont étudiants, choisissent leur fiancée d'après l'arôme de leurs fards. Piètre critérium. Aussi, que de justes noces deviennent des ponts aux ânes ! Cependant — tel nous paraît le grand défaut de ce premier roman — pour démontrer la thèse il faut d'abord choisir un cas auquel elle s'applique. Pour que déchéance il y ait, il importe de montrer un héros qui a de la valeur, qui a donné des preuves. S'il a de la volonté, il réagira contre l'enlèvement ; s'il a un cœur, partagé entre l'idéal de la supériorité et l'amour, il souffrira. Et ce héros principal sera mis en vedette par les personnages de second plan, agents d'abaissement ou facteurs d'élévation. Apparaît-il entouré de fantoches avec lesquels il se démène, la thèse ne reste qu'énoncée. L'on se dit : le malheureux, il mérite presque son sort...

La critique n'a peut-être pas assez noté, lors de l'apparition de *L'homme tombé*, le sens de la vision directe et de l'observation de l'auteur. Qu'on relise certaines pages descriptives et l'on verra comme, dans Balzac, de vivants portraits d'une petite ville de province. Une

étude plus sérieuse laissera voir comme les personnages dialoguent avec aisance et naturel, encore que leur conversation soit parfois d'une complète banalité. Enfin, l'on verra, au mouvement rapide de l'intrigue, que Harry Bernard sait mener un roman. Cette qualité précieuse, de même que le style correct et simple, voilà ce que lui a valu le Prix du roman, en 1924.

Si du premier ouvrage nous passons au troisième, c'est à dessein. Dans *La maison vide*, Harry Bernard essaie d'étudier la situation sociale d'une famille vide d'affection, de dévouement, de compréhension réciproque, mais débordante de facticité, d'égoïsme et de frivolité mondaine. Il tente de démontrer que l'altruisme peut seul fortifier un foyer contre les secousses qui le menacent sans cesse. Comme le premier, c'est un roman à démonstration. Tel roman ne vaut que si l'auteur sait concentrer tout l'intérêt et faire converger toute la trame sur la crise qui en constitue le noeud central. Ce but est manqué dans *La maison vide*. Les pages charmantes se succèdent, que le typographe a généreusement aérées, et nous attendons. Le dévouement conditionne la félicité, a énoncé l'auteur. Or, le livre clos, le lecteur se dit : s'il est vrai que la sollicitude dévouée engendre l'heureuse et douce quiétude, comment se fait-il que la carence de ce dévouement, disloquant un foyer, entraîne chez les victimes si peu de souffrances, et si peu de douleurs ? Serait-ce que certaines physionomies sont trop légèrement estompées ! Serait-ce que le milieu psychologique est à peine délinéé ?

Au fait, ces deux livres me persuadent que Harry Bernard n'a pas le tempérament voulu pour aborder le roman soi-disant à thèse ; ou plutôt, qu'il lui manque le secret de l'analyse et de la reconstitution, indispensable à

l'étude des âmes plus complexes auxquelles s'adaptent les thèses abordées dans *L'homme tombé* et *La maison vide*. Essayons de revivre l'heure délicieuse où nous avons lu *La terre vivante*,⁴ un des meilleurs romans de notre littérature. Nous verrons comme notre romancier, épris d'un sujet que son talent a su comprendre et exposer, a réussi à écrire une oeuvre vraie dans l'ensemble de l'affabulation, la peinture du milieu champêtre, l'esquisse des portraits. Harry Bernard admitra, tout le premier, que *La terre vivante* a, avec *Maria Chapdelaine*, un air de famille. Connaissant les poètes — n'aurait-il fait des vers qu'au temps de l'inquiétude amoureuse — il retorquera,

« C'est imiter quelqu'un que de planter un chou. »⁵

Qu'importe, au reste, que sa Marie Beaudry ressemble à Maria, qu'Ephrem Brunet rappelle Eutrope Gagnon, que Fernand Bellerose évoque Lorenzo Surprenant. Il est inévitable qu'entre pionniers et paysans il n'existe que des nuances. L'auteur a réussi à les marquer nettement. La nature, ce n'est plus celle de Louis Hémon, austère, immense; ce sont les paysages des Cantons de l'Est. Le père Chapdelaine tenait du nomade. Le père Beaudry est enraciné à la glèbe comme un érable fier. Tout le roman⁶ est agrémenté de scènes de moeurs. De sorte que, si le jeune romancier n'a pas créé des types nouveaux, il a su renouveler le sujet de *Maria Chapdelaine*, en nous faisant découvrir le drame qui se joue dans l'âme du paysan sédentaire dont ce distique d'Emile Verhaeren⁷ décrit l'attachement à l'humus natal:

⁴ Prix David du roman, 1925.

⁵ Alfred de Musset.

*Etant d'ici, je sens le sol jusqu'au tréfond
Comme si mes deux pieds s'y perdaient en racines.*

C'est dans *La terre vivante* que nous retrouvons les plus précieuses qualités de Harry Bernard : observation intelligente et vision directe. Rien ne peut remplacer — métier, technique, savoir-faire — ce don indispensable au romancier qui rend un livre naturel et vrai. Que nous voilà loin de l'enchevêtrement de *L'homme tombé* et de l'invraisemblance psychologique de *La maison vide* !

Il y a quelques mois notre romancier a publié un recueil de nouvelles. Quatorze récits sont désignés, selon l'usage, par le titre du premier : *La dame blanche*. L'exergue de la couverture « nationaliser la littérature par l'étude de l'histoire » indique l'intention de l'auteur. Et il prêche par l'exemple. Dix nouvelles s'apparentent au genre historique. Ce n'est pas nous qui nous insérons en faux contre la thèse jadis esquissée en notre revue par Léo-Paul Desrosiers.⁸ Nous croyons pourtant que tous les faits cueillis en marge de notre histoire ne se prêtent pas également bien à la nouvelle. Il importe de choisir. D'aucuns, comme l'histoire du *Petit Chesne*, n'appartiennent qu'au fait-divers. Quand le conteur s'en tient à la donnée historique, il arrive qu'il ne délimite pas suffisamment son récit. Ainsi, *La dame blanche*, tel que narrée, est une nouvelle dont l'événement peut tout aussi bien se produire en 1927 qu'en 1665. Ajoutons, pour finir d'être méchant, que les quatre ou cinq derniers récits ne dépassent pas l'anecdote. La

⁶ Ce qui n'est pas un mince mérite, l'auteur a crayonné de main de maître la silhouette du curé de campagne d'une exquise charité. Nous affirmons qu'il a créé un type.

⁷ *Les blés mouvants*.

⁸ Cf. *L'Action française*, février 1919, p. 65 sq.

plume de l'auteur, d'ordinaire alerte, est traînante. Est-ce la faute du sujet ?

En revanche, le volume contient de très jolies pages. *Capuchon tourne*, qui fait penser à *Frère Gaucher* de Daudet, est remarquable de verve, d'entrain, de gaieté. Le sujet, qui n'est pas indifférent en littérature, donne de l'allant au style, tantôt moqueur tantôt badin. Mêmes qualités dans *D'une ordonnance de 1706*. Bref, Harry Bernard manifeste son talent de conteur dans les récits où il lui est loisible d'introduire beaucoup de romanesque. Ce genre de la nouvelle, illustré par Guy de Maupassant que notre romancier connaît bien, lui a permis en quelques pages succinctes de nous donner une vision de la vie héroïque des missionnaires, apôtres inconnus. Sous le style, on sent palpiter l'émotion et, malgré le souci du détail réaliste, on discerne derrière les notations descriptives le sentiment qui vibre.

Au reste, n'est-ce pas à l'école dite réaliste que l'on peut rattacher Harry Bernard ? On sait quelle fut la tendance des romanciers après 1850. En réaction contre le romantisme qui, dans le roman, avait dégénéré en sentimentalisme, on opposa le culte de la science et de ses procédés d'investigation. Coryphée de ce mouvement, Gustave Flaubert,⁹ mit en honneur la doctrine de l'*impassibilité scientifique*, qui prescrit de laisser parler les faits sans manifester son sentiment personnel. De cette théorie se réclama le roman naturaliste. L'école naturaliste a eu le mérite de léguer à ceux qui se sont détachés d'elle, ou qui sont venus après elle, un souci d'observation exacte et précise. Guy de Maupassant, quoiqu'il

⁹ Sa physionomie n'est pas intégrale si l'on oublie que la littérature fut pour lui « le seul moyen de supporter l'existence ». (*Corr.*, t. III, p. 141).

atténuée les théories de Flaubert, reste tout de même totalement « extérieur » à ses personnages. Ce n'est donc pas lui qui peut-être regardé comme le vrai réaliste, mais ceux chez qui, comme Alphonse Daudet¹⁰, l'étude du réel n'altère ni n'étouffe la sensibilité.

Des romans de Harry Bernard, excepté *La terre vivante* et quelques nouvelles, on note qu'ils n'émeuvent guère. Ce ton froid semble délibéré. L'auteur pourrait répondre que ce genre est fort cultivé en France. Il y a Maurois, certes, et toute une pléiade de jeunes romanciers brillants. N'y a-t-il pas aussi Emile Bauman, Edouard Estaunié, Louis Artus, Georges Bernanos qui s'insurgent contre l'impassibilité? Ces derniers ont pour eux la logique. Le but de l'artiste, romancier, peintre, sculpteur, n'est pas de photographier la nature d'une façon inerte et figée. L'idéalisant, il doit l'animer, en reproduisant sa réalité plastique, mais aussi en lui insufflant la vie, donc le sentiment. D'ailleurs, se peut-il que l'idée ou, à son origine, la sensation, détermine un état d'âme, sans éveiller toute une gamme de sentiments humains? De l'oeuvre littéraire, ne chassons pas le sentiment ni l'émotion. Ce sont des réalités et, au non du réalisme bien compris, il faut les intégrer dans le roman. Chaque fois que Harry Bernard paraît avoir oublié ce souci d'école, — rester extérieur à ses héros — il a produit des oeuvres plus belles.

Quand on a du talent et de la persévérance, le succès perd son caractère aléatoire. Au fait, le succès ne couronne-t-il pas la patience, que nous entendons ici dans le sens négatif de non-précipitation? Tout ce qu'il y a

¹⁰ Il s'identifie à ses héros, (cf. *Jack*, *Nabab*, *Numa Roumes-tan*), par ce don de sympathie qu'il a eu à un haut degré et qui est très communicatif.

d'harmonieux, d'équilibré, de complet, suppose une longue élaboration. Le fruit, la fleur, l'homme, pour tout cela la nature a besoin d'une lente gestation. De même pour l'oeuvre de l'intelligence. Sa préfiguration commence dans l'âme où l'enrichit toute la fécondité de notre vie psychique. Ce livre, pour qu'il soit achevé, n'en brusquons pas, par des artifices dommageables, la naissance ardemment désirée. Ne songeons point qu'à la prodigieuse activité¹¹ de Balzac. D'ailleurs, nous dit Brunetière, n'a-t-il pas gardé trente ans, avant de la livrer au public, l'un de ses plus fines études de moeurs? Thomas Chapais offre un cas d'aussi lente incubation: son *Montcalm*, commencé en 1889, n'a été publié qu'en 1911. « *Ars longa, vita brevis* ». L'artiste vrai n'a cure de la quantité. Ce qui l'immortalise, c'est la qualité de la forme et le fini de l'exécution.

HERMAS BASTIEN.

¹¹ *La vie prodigieuse d'Honoré de Balzac*, par René Benjamin, Plon 1926.

LE DIOCÈSE DE GASPÉ.

A l'heure où tous les patriotes souhaitent que les autorités s'intéressent au sort de la Gaspésie qui veut grandir, voici quelques statistiques sur le diocèse de S. G. Mgr F.-X. Ross. La population du diocèse est de 51,820 catholiques, soit 8,707 familles où se recrutent 36,048 communiant. Le clergé séculier se compose de 57 prêtres et le clergé régulier de 12 religieux prêtres. Les moniales et religieuses sont au nombre de 138.

Le diocèse compte 38 paroisses; 12 dessertes avec prêtres résidents; 12 missions sans prêtre résidant; 52 églises et chapelles; 1 monastère d'hommes; 2 monastères de femmes; 2 hôpitaux.

Actuellement, il y a 8 élèves au grand séminaire; 72 au petit séminaire; 67 à l'École normale; 148 dans les trois pensionnats de filles; 2,106 élèves dans les 15 écoles dirigées par les religieuses et 10,792 élèves dans les écoles paroissiales.

H. B.